

SINGULIÈRE CONVERSATION

Delphine Garcia

Singulière conversation

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

*En ces temps de tromperie universelle,
dire la vérité devient un acte révolutionnaire.*

Georges Orwell

En souvenir d'un quinze septembre,

Abandonnez toute notion de présomption.

Abandonnez toute notion de crainte.

Abandonnez toute notion d'espérance.

Ainsi, vous découvrirez votre vraie nature.

Telles sont les seules voies à suivre.

PRÉAMBULE

La réalité d'un fil temporel, si ténu soit-il, est indéniable.

Il est de ces événements qui, selon la façon dont on les appréhende, modifient le cours de notre existence.

Les décisions de ces instants sculpteront à jamais notre destinée.

Ainsi, irrémédiablement, les routes abandonnées, délaissées, ignorées, écartées, à ces intersections, seront à jamais perdues.

Il serait vain et bien illusoire de vouloir croire le contraire.

2024 – Sud de la France

Le vent qui soufflait par bourrasques depuis plusieurs jours s'était éteint la veille et un violent orage, venu de la Méditerranée, avait éclaté. Vers le milieu de la nuit, les averses s'étaient arrêtées, aussi brusquement qu'elles étaient apparues.

En cette matinée, la ville engourdie s'éveille péniblement. Des papiers détrempés collent au bitume, des volets pendent et claquent doucement, des balcons maculés des souillures du déluge témoignent tristement de la rigueur de cette intempérie. Tout à coup, telle une triste célébration venant des profondeurs de la terre, de lugubres glouglous jaillissent des bouches d'égout et appellent au recueillement. Partout, le décor, drapé de sa nouvelle parure, est transformé.

Alors que de timides rayons de soleil se faufilent au travers des nuages, une nuée de moineaux s'envole, virevolte et se pose

devant mes yeux, à l'angle, sur le toit du bâtiment beige. Comme une renaissance, bravant ce sinistre, ils poursuivent leur conversation et ces babillages m'enveloppent. Attentive, je me délasse, je me prélasse au son de cette litanie avant de détourner mon attention pour humer le monde qui s'ébroue dans ce quartier du sud-ouest de la cité, dans ce microcosme animé et populaire où les habitants se connaissent, se saluent gaiement, se disputent parfois et s'ignorent de temps en temps.

Les voitures, au loin, sur le long boulevard, ronronnent en un flot incessant et monocorde que de rares coups de klaxon stridents, plus ou moins affirmés, viennent aléatoirement rythmer.

Un groupe d'adolescents traverse rapidement la rue, tout en contournant le micocoulier aux vastes ramures qui, tel un compagnon fidèle et flamboyant, orne mon quotidien et protège ma quiétude. Avec un mois d'avance, tant l'hiver a été doux, il commence à sortir de sa léthargie. Mon arbre, comme j'aime à le nommer affectueusement, préservé de ce désastre par les tours de béton, m'accueille en laissant frémir ses feuilles naissantes pendant que les jeunes gens avancent d'un pas ferme. Le verbe haut, ils discutent, ils plaisantent, ils rient, puis, la distance aidant, je ne les devine plus, leurs voix s'éteignent.

Plus loin, au bout de la rue, une mère affolée accourt et s'accroupit pour sécher les larmes de son enfant tombé brutalement au bord d'une grande flaque. Elle essuie tendrement la jambe humide de son pantalon et, du souffle magique des mamans, soulage sa main blessée.

Pour ma part, je suis debout, derrière mes rideaux, et j'observe ces scènes, sans réellement les voir, ni les percevoir, l'esprit ailleurs.

Soudain, sur la place, les cloches de l'église romane amorcent une lente mélodie, très inhabituelle pour cette heure. Ce glas sonne résolument et, complice, j'accepte son invitation.

Je le sais, sous peu, mon périple va prendre fin et je m'extirperai de cet espace où mon âme ne trouva jamais sa place.

Avec le recul, j'avoue honnêtement ne pas envier ces existences où mensonges rivalisent avec faux-semblants ; ne pas soupirer pour ces chemins où le voisin, l'ami, l'amant ne revêt une importance qu'à l'unique et impérative condition qu'il soit utile ; ne pas convoiter ces traversées où les êtres évoluent ensemble, du moins en apparence, du moins aux yeux de tous, alors que, trop occupés à assouvir leurs désirs et ignorant volontairement le moindre murmure de l'autre, ils persistent à avancer côte à côte. Ainsi, bien à l'abri de ce pitoyable confort, se complaisant lâchement dans l'aisance de cette médiocrité, s'étourdissant de chimères et tournoyant continuellement au contact de pseudo-fastes et paillettes, ils oublient que vivre réellement, c'est tout bonnement reconnaître que chacun existe, au moins autant que soi.

Même si elles s'inscrivent parfaitement dans la norme actuelle établie, ces alternatives sont-elles enviables ?

Méritent-elles et justifient-elles le sacrifice du sentiment véritable ?

Doit-on impérativement entrer dans la danse ?

Ou plus simplement, pour être convenable, faut-il éperdument remplir son voyage de vide ?

Je n'en suis pas certaine.

Serait-ce si aberrant de désirer s'abreuver à une source contraire, de penser qu'il puisse exister mieux, de vouloir élever ses attentes vers une strate plus sincère, sans être immédiatement relégué au rang de paria, sans devenir la risée et la proie à abattre ?

J'ai souhaité un temps me glisser dans la masse et, malgré mes tentatives, infructueuses je vous l'accorde, par mes choix, j'ai été,

reste et resteraï l'ignorante. Chaque fois, j'ai vu et vois encore l'ombre irrévérencieuse de la malveillante incompréhension assombrir leurs regards quand ils me croisent. Il leur est insupportable d'admettre que l'on puisse penser différemment et ne pas leur ressembler.

Aujourd'hui, que devient ce beau principe humaniste qu'est la tolérance, dont chacun aime à se prévaloir ?

Légitimement, ne commencerait-il pas, tout d'abord, par le respect et l'acceptation des dissonances ?

Ne peut-on pas apprécier, en toute révérence, l'autre tel qu'il est, sans chercher à l'adapter et à le muer vers ce modèle moderne acceptable afin qu'il s'intègre sagement dans la sphère du politiquement correct ?

En cette société où les apparences règnent en maîtres absolus, dans cette culture fortement imprégnée de ces grandes civilisations grecque et latine qui ont baigné notre imaginaire d'enfant, ces deux termes si phonétiquement proches, que sont l'*eidôlon* pour la première et l'*idolum* pour la seconde, n'ont-ils pas fini par s'associer, se confondre et se fondre en un seul mot pour, en définitive, engendrer un concept unique ?

L'image n'est-elle pas devenue la seule idole à vénérer ?

Aussi, au milieu de cet univers, mon parcours fut sinueux, mêlant l'agréable à l'épineux.

Oh ! Mais quelle indélicatesse !

J'ai omis de me présenter.

Je m'appelle Moïra et nous sommes le vendredi huit mars.

Cette journée est particulière, elle signera, en début de soirée, la fin de ma vie.

Une vie à la fois ordinaire et étrange.

Une vie peuplée d'événements que je qualifierais d'irrationnels, d'extraordinaires et qui, je l'entends, vous dérange déjà.

Moi, Moïra, je fus la confidente du passé.

Vendredi huit mars... depuis longtemps, cette manne m'accompagne et voilà un vœu qui semble cher à beaucoup d'entre vous.

Comment ai-je pu rencontrer la femme qui m'initia ?

Comment ai-je pu recueillir cette indiscretion ?

En ce siècle pragmatique où tout doit pouvoir être scientifiquement démontré, je ne me l'explique pas, mais soyez-en certains, loin d'être une de ces illusions fabulatrices, elle vint me voir, se confia à moi, me parla et me réchauffa de sa présence. Nous avions rendez-vous, les nuits, au royaume de Morphée. Ici-bas, mon séjour erratique fut bercé par cette numineuse rencontre qui m'ouvrit les portes d'une dimension parallèle.

Mais je m'éparpille... et je vous agace... ne craignez rien, je me recentre sans perdre une minute.

Les us et coutumes affirment qu'au crépuscule, à l'instant précis où le dernier souffle quitte l'enveloppe corporelle, le film de notre destinée déroule inmanquablement sa bobine. À ce moment-là, chacun d'entre nous est confronté, pour sa transition, aux aventures parmi lesquelles il a déambulé, aux hommes qu'il a côtoyés, aux choix qu'il a faits et qui ont tous, à des degrés divers, ciselé sa route.

Alors, pour mon départ, je décide de me remémorer consciemment mon trajet. Je m'installe tranquillement dans mon fauteuil pour assister, tel un spectateur, à cette éloquente escapade.